

Jean-Christophe Dubuisson

L'ÉPOPÉE
DE HUIT RÉFUGIÉS
JUIFS ALLEMANDS
DANS L'EUROPE
OCCUPÉE

Racine

PROLOGUE

De temps à autre, durant la seconde moitié du siècle passé, un homme se rendait au domicile de mes grands-parents. Qu'il habitât au Canada ou ailleurs dans ce vaste monde, ses retours en Belgique étaient marqués par une escapade dans le village de Rixensart. Les bras chargés d'un bouquet de fleurs, il se présentait sur le perron de la maison de Colette et Louis, faisait tinter la sonnette de la porte d'entrée, et pénétrait dans le salon afin de passer un agréable après-midi en leur compagnie. Ralph Mayer n'était pas bavard. Les destins tourmentés qu'il avait croisés durant sa jeunesse tarissaient ce besoin propre à l'être humain de s'étendre sur des sujets dépassant l'entendement. En apparence, le passé ne le pourchassait pas. Seuls le présent et le futur importaient. Il était allemand. Je ne me souviens pas de l'avoir croisé. Il voulait rester en contact avec ma grand-mère. Cela pouvait supposer bien des choses. Mais, du haut de mes dix ans, si je m'étais entretenu avec lui, je crois que je n'aurais rien supposé. Ma seule préoccupation d'alors consistait à prendre du bon temps, à profiter pleinement de cette période impartie qu'est l'enfance.

Près de vingt ans après sa mort, Ralph Mayer est revenu chatouiller la mémoire des vivants. Ce fait est d'autant plus étrange qu'il s'est toujours arrangé pour ne pas laisser de trace de son passage sur Terre. La liste des pays où il a séjourné rappelle son désir de ne pas ancrer son existence au sein d'un territoire. Il n'a, par ailleurs, laissé aucune descendance. Enfin, ma grand-mère se remémore combien la maladie rongait les souvenirs de son épouse, combien ces derniers étaient voués à s'incliner face à Alzheimer. Rien n'avait été fait pour que le nom de Mayer demeurât vivace dans la mémoire collective.

Mais Ralph Mayer a refait surface. Au mois de mars 2018, la romancière américaine, Katherine Marsh, a manifesté l'envie de rencontrer

ma grand-mère. Ayant appris par mon père que Colette Breuer était en vie, elle souhaitait l'interroger. Accompagnée d'un cahier, d'un stylo, d'un enregistreur et d'une interprète, elle s'est rendue à Rixensart. Elle voulait éclaircir les circonstances qui avaient amené Ralph Mayer à fréquenter la famille Breuer durant l'été 1943.

De mon côté, je pensais beaucoup à la sortie prochaine de mon premier livre. La belle complicité qui me liait à mon grand-père s'en voyait renforcée. Nous ressassions les dernières échéances avant de le voir trôner sur les présentoirs des librairies. Je ne savais pas que, hélas, Papy ne tiendrait jamais notre ouvrage entre ses mains, que, trois semaines après la visite de la romancière américaine, il s'en irait.

Quand Katherine Marsh est arrivée, mon père et moi étions présents dans la maison. Nous désirions assister à l'entretien. Nous avons déjà entendu ma grand-mère évoquer l'épreuve qu'elle et ses proches avaient traversée pendant la guerre, mais nous n'en connaissions pas les détails. Comme toujours, Colette restait discrète. Contrairement à mon grand-père qui, d'une voix amicale, présentait divers poignards confisqués à des Allemands lors de la contre-attaque des Ardennes, ma grand-mère parlait peu. Il fallut que mon père intervînt, qu'il dît « Maman va vous raconter, c'est à elle de vous expliquer » pour que, d'une petite voix, elle dévoilât ses souvenirs.

Pour bien comprendre l'histoire à venir, il importe de connaître le contexte familial des Breuer. En juillet 1943, ma grand-mère est âgée d'une quinzaine d'années, seule fille entourée de quatre garçons. Le plus âgé de ses frères, André, a un côté aventureux, voire extravagant, tandis que le deuxième, Jean, reste davantage en retrait. Colette est fort proche de lui. Sur bon nombre des clichés d'époque, les deux enfants se tiennent tendrement la main. Cette complicité a marqué ma grand-mère. Une photographie de Jean trouve, aujourd'hui encore, sa place dans un cadre de son salon. Elle lui rappelle quelques épisodes de jours heureux, au temps où son frère la sortait dans le centre de la ville de Bruxelles. Les deux cadets, eux, se nomment Claude et Philippe. Le premier mènera une vie de bohème, parcourant les pays et les continents à la recherche d'un inaccessible idéal. Il reste de lui quelques bouquins publiés par de prestigieuses maisons d'édition, mais qui ne rencontrèrent pas le succès espéré. Philippe, quant à lui, est né trisomique. Une grande partie de l'existence de mes arrière-grands-parents, Germaine et Jacques, consista

à s'occuper de leur petit dernier. Les familles ayant un enfant handicapé savent combien il modifie les destinées ; il leur prend tout leur temps...

Or, en cette année 1943, Jacques et Germaine ont d'autres soucis que l'éducation de Philippe. En tant que Conservateur, mon arrière-grand-père s'investit corps et âme afin que les collections du Musée royal du Cinquantième ne soient pas confisquées par l'occupant. L'omnipotence des Allemands leur octroie le droit de tout dévorer, d'emporter quantité d'œuvres d'art à Berlin. Et puis, comme si cela ne suffisait pas, une ultime préoccupation empêche Jacques de dormir. Il a son secret. Un grand secret. Un secret dont il ne peut parler à personne... Malgré ses précautions, un de ses collaborateurs, Jean Squilbeck, finira par le découvrir. L'ébranlement de ce dernier sera d'ailleurs si vif que, le 27 juillet 1953, il entreprendra d'étaler l'entièreté de ce dont il avait été témoin au travers d'une déposition destinée à l'État belge.

Je soussigné Jean Squilbeck, conservateur-adjoint des Musées Royaux d'Art et d'Histoire, certifie qu'au cours de la guerre je me suis inquiété de voir un jeune homme séjourner sans raison connue dans les locaux du musée, réservés au personnel et que j'ai pénétré ainsi le secret de mon collègue M. Jacques Breuer.

Déposition de Jean Squilbeck, 27 juillet 1953. (AGR, dossier no. 772.355)

Durant son entretien avec ma grand-mère, Katherine Marsh posait des questions sur Ralph, Jacques et Germaine. Telle une détective, elle menait son enquête sur les Breuer. L'histoire de mes proches apparaissait au grand jour, elle ne s'apparentait plus à d'anodines conversations de repas de famille. Quand, dans le cadre de la promotion de son roman *Nowhere boy*, l'écrivaine déclara à une journaliste du *Washington Post*, « Mes plus grandes joies en écrivant ce livre furent les histoires vraies que j'ai entendues et les amitiés qui se firent durant la recherche¹ », je réalisai à nouveau combien de simples anecdotes contées par des grands-parents sont souvent le fruit sacré de la grande Histoire.

¹ Quattlebaum Mary, *A family move and a hero's story inspire 'Nowhere Boy'*, *Washington Post*, 10 septembre 2018.

Chapitre I

ORIGINES

L'étrange inclination qu'a parfois l'être humain à vouloir fouiner dans le passé fut touchée à vif. Je me suis donc mis à la tâche, avec pour modeste ambition de vous raconter le parcours des Mayer. J'ai voyagé, dans l'espace et dans le temps. Grâce aux témoins et aux archives conservées pour la postérité, des vides ont été comblés. Des crevasses ont, par ailleurs, été creusées. Au final, tout un pan du parcours d'une famille juive allemande ayant vécu au siècle passé me fut dévoilé. Sa destinée est poignante ; elle rappelle combien l'Homme est capable du pire, mais aussi du meilleur...

Mon récit prend sa source dans la ville de Cologne. Ralph Mayer y est né le 15 mai 1924, dans un quartier proche du centre, chic et aéré. De ses premières années, je me fais l'idée d'un garçon discret, couvé par sa mère. Il faut dire que celle-ci n'est pas originaire de la ville de Rhénanie. Edith Falkenstein a grandi dans la capitale. Il ne reste aucune trace de son enfance. L'arrondissement où elle a vu le jour le 13 mars 1904 et les documents administratifs liés à sa naissance ont été détruits durant les dernières semaines de guerre, lors de la bataille de Berlin. Je sais simplement que, peu de temps avant ses vingt ans, elle quitta l'est de l'Allemagne pour rejoindre son fiancé, Erich Mayer, un homme de douze ans son aîné.

Si sa future épouse sortait à peine de l'adolescence, Erich avait déjà vécu plusieurs vies. La débrouillardise et l'ambition le caractérisaient. Pendant la Belle Époque, il avait découvert la Belgique, un pays ami. C'était au début du vingtième siècle. Les Allemands comme les Français se sentaient acceptés dans cette nation neutre qui n'avait joué aucun rôle durant la guerre de 1870. De belles amitiés y naissaient. Comme Stefan Zweig l'écrivit dans son récit *Le monde d'hier*, « c'était sur la côte belge que la Rhénanie, toute proche, envoyait le

plus volontiers ses vacanciers d'été¹.» Les Mayer puisaient donc des pelletées d'insouciance dans le sable blond des dunes de la station balnéaire du Coq. Erich, accompagné de ses parents – Emil et Laura – y échangea peut-être des propos anodins avec l'illustre écrivain autrichien. Rien n'était impossible. C'était autrefois. La vie ruisselait. «Les gens heureux de leurs congés étaient allongés sur la plage sous leurs tentes bariolées ou se baignaient; les enfants lâchaient leurs cerfs-volants; devant les cafés, les jeunes gens dansaient sur la digue.» Toutes les nations imaginables se trouvaient rassemblées en paix» témoigne Zweig. Lui-même se laissait aller à la flânerie. S'il ne paraissait pas sur les terrasses égarées le long des dunes, il empruntait les chemins de l'arrière-pays afin de rejoindre Émile Verhaeren dans sa maison de campagne. Là, les deux amis vivaient simplement. Ils se levaient tôt. Jusqu'à onze heures, après un copieux petit-déjeuner, ils écrivaient, devisaient sur la littérature ou écoutaient de beaux morceaux de musique en fumant la pipe. Tout était en place pour leur offrir des jours plaisants. Quand ils n'étaient pas postés à l'ombre des arbres du jardin fleuri, les artistes se paraient d'un costume gris et se grisaient de nature dans les bois environnants. Ils marchaient jusqu'à la frontière française, heureux d'être ensemble.

«L'air est si pur et la clarté si belle
Et l'âpre hiver est si dûment parti
Que les bêtes et que les hôtes
Des maisons basses de la côte
En ont fini
D'avoir la peur de l'infini.²»

Le père d'Erich profitait du règne de Léopold II, le *roi bâtisseur*, pour régler diverses affaires avec des boutiquiers du Plat-Pays. Aucune opportunité ne devait lui échapper. À l'image de son écriture ronde et assurée, les vacances estivales étaient l'occasion de mêler entrepreneuriat et plein de sérénité. Il faut préciser que son épouse et lui n'avaient pas été épargnés par les coups du sort. Une dizaine d'années après la naissance d'Erich, un second garçon était né. Était-ce en raison de leur amour du piano qu'ils lui avaient octroyé le prénom de Schubert? Nul ne peut l'affirmer. Néanmoins, tout

1 ZWEIF, S., *Le monde d'hier*, Belfond, 1941.

2 VERHAEREN E., *La guirlande des dunes*, Edmond Deman librairie, 1907.

comme celle du compositeur, l'existence de Franz fut frappée par la maladie. Emil et Laura rabattirent alors la totalité de leurs espoirs sur les épaules de leur aîné. Quand Erich atteignit l'âge de vingt ans, ils lui dirent qu'il avait « l'âge d'assumer des responsabilités. »

Désireux de lui offrir un brillant avenir, les époux Mayer investirent une part importante de leur capital dans la construction d'une fabrique de chapeaux. Celle-ci était chapeautée – c'est le cas de le dire – par la famille Silberberg qui, pour mener à bien cette opération, avait fait appel aux célèbres architectes colonais, Peter Gaertner et Jacob Berns. Le résultat ne se fit pas attendre. Une splendide et moderne usine sortit de terre¹. À l'aube de l'année 1914, des dizaines d'ouvriers y furent embauchés. Puisque les mœurs de l'époque exigeaient de ne pas sortir sans couvre-chef, des maîtres-vanniers y assemblaient les tiges de paille nécessaires à la confection de canotiers. Quant aux étoffes de tissu et aux morceaux de cuir livrés par de gros camions gavés de charbon, ils étaient destinés à la réalisation des hauts-de-forme qu'Erich arborait en quittant son domicile pour rejoindre l'usine où le poste d'expert-comptable lui avait été confié. Un avenir bourgeois et confortable lui était prédit.



Fabrique Silberberg & Mayer, Cologne, 1914.

Hélas, il ne sert à rien de présager trop rapidement de l'avenir des hommes. À la grande stupéfaction des Mayer et de tous les Européens, la Grande Guerre éclata. Stefan Zweig – toujours lui – écrivit que « les jours les plus critiques » vinrent à la fin du mois de juillet 1914. Le romancier juif avait passé un charmant après-midi chez James Ensor,

¹ L'usine a échappé aux bombardements de 1945. À l'heure où j'écris ces lignes, elle accueille une école de musique.

il sentait que «la situation devenait sérieuse». Cette fois, il ne poursuivrait pas ses vacances chez Verhaeren. «Tout d'un coup, le vent froid de la crainte balaya la plage et la vida. Par milliers, les gens quittèrent les hôtels; les trains furent pris d'assaut, même les plus confiants commençaient maintenant à faire leurs malles en toute hâte. Et moi aussi, dès que j'appris la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, je retins une place, et il n'était que temps. Car cet express d'Ostende fut le dernier train à quitter la Belgique. Nous nous tenions debout dans les couloirs, excités et pleins d'impatience, chacun parlait avec son voisin. Personne ne pouvait rester tranquillement à sa place ou lire; à chaque station, on se précipitait sur le quai pour aller chercher d'autres nouvelles, avec l'espoir secret que quelque main déterminée pourrait encore retenir le destin déchaîné. On ne croyait toujours pas à la guerre et encore moins à l'invasion de la Belgique. [...] Mais à mi-chemin de Herbesthal, la première station allemande, le train s'arrêta soudain en rase campagne. Dans les couloirs, nous nous pressâmes aux fenêtres. Qu'était-il arrivé? Et alors, dans l'obscurité, je vis venir à notre rencontre, l'un après l'autre, plusieurs trains de marchandises, des wagons plats recouverts de bâches sous lesquelles je crus reconnaître les formes indistinctes et menaçantes de canons. Mon cœur cessa de battre. [...] Il n'y avait désormais plus de doute, j'entrais dans la guerre¹.»

La Grande Guerre était là! Et, avec elle, une multitude de destinées s'en trouveraient chamboulées. Stefan Zweig n'irait plus en séjour chez Verhaeren. Le premier serait enrôlé dans le Service des archives militaires sur le front polonais. Quelques jours après la sortie de son magnifique recueil de poésies *Les ailes rouges de la guerre*², le second aurait la vie écrasée sous les roues d'une locomotive en gare de Rouen. La tendresse que se portaient les deux hommes ne résisterait pas aux épreuves des conflits. Tout comme les écrivains renonceraient à leur amitié, Emil, Laura, Erich et Franz Mayer tireraient un trait sur leurs vacances en Belgique. Les plages belges et leurs douces dunes n'accueilleraient plus les touristes de Rhénanie. C'en était fini de l'amitié entre les peuples! C'en était fini de la Belle Époque!

Erich fit partie des 100 000 Juifs allemands mobilisés. Selon toute vraisemblance, il fut incorporé au sein de la 15^e division d'infanterie de la IV^e armée, laquelle participa à la prise de la ville de Liège au

1 ZWEIG, S., *op. cit.*

2 Émile Verhaeren est mort le 27 novembre 1916.

mois d'août 1914. Il était présent quand les obus de la Grosse Bertha détruisirent les forts de la Cité ardente. Il l'était également lors des assauts qui suivirent dans les sapinières ardennaises. Erich combattit à Porcheresse et à Bièvre. Comme le prescrivait l'Association des Juifs allemands, les fidèles devaient « consacrer toutes leurs forces à leur patrie, au-delà de ce qu'impose le devoir ». Le Plat-Pays qui abritait ses souvenirs d'enfant devenait subitement l'ennemi. La plupart des batailles auxquelles Erich prit part durant cette hécatombe avaient pour dénomination des zones géographiques de France et de Belgique; il guerroya dans la Marne, dans la Somme, sur le Chemin des Dames et à Passchendaele. Comment et dans quel état en revint-il? On ne peut s'en faire qu'une vague idée. À l'inverse de 12 000 de ses coreligionnaires, il ne perdit pas la vie sur le front. Mais son traumatisme de la Grande Guerre et de ses maudites tranchées fut un fardeau. Le rapport du ministère belge des Affaires étrangères qui le concerne a beau préciser qu'il fut « démobilisé en 1918 », quel homme peut sortir indemne d'un tel conflit? Un conflit où la mort de vos frères d'armes vous poursuit continuellement.

Le 25 juin 1917, quelques semaines avant Franz, Emil rendit l'âme dans l'appartement colonais des Mayer. Erich n'eut pas l'occasion d'assister aux funérailles de son père et de son frère. Ce fut sans la présence de son fils aîné que Laura organisa les veillées mortuaires et l'enveloppement des corps dans des draps blancs. Après avoir procédé à la *Kri'a*, elle fit inhumer les dépouilles dans le cimetière juif de Cologne.

Quand, au printemps de l'année 2020, j'ai désiré en apprendre davantage sur ces funestes événements, une dame du Service de la documentation de la ville m'a écrit: « Malheureusement, nous en savons peu sur la vie d'Emil Mayer à Cologne. Il semble être décédé prématurément. [...] La tombe d'un homme du nom d'Emil Mayer, décédé le 25 juin 1917, se trouve au cimetière juif de Cologne-Deutz. Il reste à vérifier s'il s'agit bien du mari de Laura Weinholt et du père d'Erich Mayer. »

Vérification fut faite. Après avoir remonté les allées de ce lieu oublié, le passant du ^{xxi}^e siècle peut découvrir une stèle grise sur laquelle du lierre prend plaisir à grimper. Les noms d'Emil et Franz Mayer y sont gravés. Au mois de décembre 1917, Erich obtint une permission pour se rendre dans la rangée numéro 8 de cet antique cimetière. Son régiment avait été mis au repos en Belgique, à proximité de la cité balnéaire du Coq. Le lieu qui avait enchanté son

enfance devait lui paraître misérable lorsque, muni de son barda, il grimpa dans un convoi à destination de la Rhénanie. Les pluies cinglantes de l'hiver ruisselaient le long des vitres du wagon. Peut-être lui rappelaient-elles son statut d'orphelin voué à réciter le *kaddish*? Le long ruban de rails qui, naguère, symbolisait la fin des vacances familiales, ne transportait plus que des soldats estropiés.

Chapitre II

COLOGNE

Edith Falkenstein n'était alors qu'une adolescente. Âgée de dix ans lorsque la guerre de 14 avait débuté, elle n'en gardait qu'un souvenir confus : la faim, les deuils et les hommes loin des foyers. La fréquentation de la gent masculine lui restait limitée. Sa rencontre avec Erich était le fruit des relations commerciales que son père entretenait avec Emil Mayer. Quand Paul Falkenstein avait acquis des actions dans des fabriques de textile implantées en Allemagne, en France et en Belgique, il avait établi des liens privilégiés avec les propriétaires d'usines de vêtements et de chapeaux. À l'occasion d'un repas d'affaires, sa fille avait fait la connaissance d'Erich et en était tombée amoureuse. Son désir de mariage avec l'héritier de la *Silberberg und Mayer Strohhutfabrik*¹ réjouissant ses parents, Edith fut autorisée à quitter Berlin pour gagner Cologne. Nous étions en 1922. L'armistice était signé depuis quatre ans. J'imagine la demoiselle de dix-huit ans, traversant l'Allemagne à bord d'un wagon de première classe, assise entre son père et sa mère, heureuse de croire en un avenir doré. Sous des sourcils finement taillés, ses yeux bleus en amande observent les plaines d'Allemagne. Les collines ne sont pas hautes ; le regard porte loin dans ce pays qui a donné naissance à Beethoven. Elle ne sait pas encore que, comme le compositeur, nul n'est maître de son destin.

Bien que les archives de la première moitié du vingtième siècle restent maigres au sein de la grande synagogue de Cologne, on sait qu'Erich et Edith se marièrent le 28 janvier 1923. Désolée, la personne en charge du secrétariat me précisa que « la plupart des documents datant d'avant 1945 ont été détruits ou perdus ». Imaginer comment se déroulèrent les noces est cependant aisé. La communauté juive de Cologne comptait près de vingt mille fidèles avant la

1 Fabrique de chapeaux Silberberg et Mayer.

Shoah. La plupart étaient domiciliés à proximité de leur lieu de culte, dans ce quartier latin où les larges avenues invitent à la flânerie. Trois mois avant la date de la cérémonie, les fiancés se rendirent à la synagogue de la Roonstrasse. Des cours y étaient organisés en matinée. Au sein de cet imposant bâtiment vêtu de pierres ocre, Edith et Erich apprirent les lois régissant les droits et les devoirs du mari et de l'épouse. Le soir, le magnifique parc du Peuple¹ leur ouvrait ses grilles de fer forgé afin d'approfondir leurs réflexions. Là, le lac, où barbotaient les oies, et le jardin d'enfants auguraient le plus agréable des futurs. Rien n'y devait ternir les espoirs des amants. La vie s'offrait à qui le désirait.



Parc du Peuple, Cologne, Juillet 2020.

Erich et Edith s'installèrent d'abord au numéro 15 de l'Overstolzstrasse, dans le vaste appartement de Laura. De ce lieu qui abrita la première année de leur mariage, il ne reste rien. Le bâtiment fut réduit en cendres lors des attaques du 2 mars 1945, lorsque 858 avions de la Royal Air Force réveillèrent les Colonnais à coups de bombes incendiaires. L'Overstolzstrasse est aujourd'hui une rue qui laisse le

¹ Volksgarten.

promeneur indifférent ; des immeubles en brique rouge, sans charme, y ont été construits. Aucune trace du passé ne subsiste, si ce n'est la présence de pelouses à l'arrière des habitations. Celles-ci offrent une vue sur la cathédrale Saint-Paul, rare édifice à ne pas avoir été écrasé par le poids des bombes. Un paisible jardin entoure le lieu de culte. Quelques dalles de pierre grise gâtées par le temps rappellent qu'il fut transformé en cimetière au mois de mars 1945, afin d'inhumer dans l'urgence les victimes des bombardements anglais.



Pierre tombale de 21 victimes des bombardements du 2 mars 1945, Cathédrale Saint-Paul, Cologne, Juillet 2020.

Ce ne fut qu'à la naissance de Ralph – l'unique petit-enfant de la famille – qu'Erich et Edith décidèrent de déménager. Malgré de nombreuses recherches, dénicher l'endroit où les jeunes mariés élurent domicile m'est longtemps apparu comme impossible. Les archives où étaient consignés les avoirs de la famille Mayer d'avant 1945 étaient hélas parties en fumée lors de bombardements. Tandis que je désespérais et envisageais de mettre un terme à mon enquête, Birte Klarzyk, une employée du Service des archives de la ville de Cologne, me contacta. À défaut d'archives, cette dame dévouée au devoir de mémoire m'annonça avoir mis la main sur un annuaire de Cologne

datant de l'année 1933. Si Erich et Edith Mayer avaient emménagé dans un logement colonais peu après la venue au monde de Ralph, leur nom aurait forcément dû avoir sa place au sein de l'ouvrage. Dès lors, après avoir découvert l'adresse tant convoitée, elle m'invita à Cologne. C'est dans l'ancien siège de la Gestapo que son bureau est installé. Il jouxte un musée entièrement consacré aux conséquences du nazisme sur la ville. Inutile de préciser combien le mystère enveloppe ce lieu qui semble encore hanté par l'idéologie hitlérienne. D'innombrables documents et photographies d'époque s'offrent aux visiteurs. Dans les caves, de sombres cachots rappellent la détresse des opposants politiques au III^e Reich. Les mots et les dessins de prisonniers demeurent vivants sur les murs de béton, derrière de lourdes grilles de métal. «Il y a quelques dizaines d'années, des hommes et des femmes ont souffert ici!» me dit Birte Klarzyk, avant que je reprenne ma route, quelque peu traumatisé par cette incursion dans le passé. Ceci dit, j'étais satisfait. Nous étions en juillet 2020, et mon enquête avançait. Je savais qu'Erich, Edith et Ralph avaient quitté l'appartement de Laura pour aménager dans un autre bien situé au deuxième étage du numéro 28 de la Kaesenstrasse.

Laura Mayer faisait son possible pour assurer la destinée des jeunes mariés. Tandis qu'Erich avait été nommé *Stellvertretender Generaldirektor*¹ au sein de l'usine de chapeaux, Edith bénéficiait d'un quotidien agréable, remettant au goût du jour la décoration de leur nouveau domicile. L'imposante construction où ils habitèrent est la seule de la Kaesenstrasse qui résista aux bombardements alliés. Ornée de lourds blocs de pierre, cette demeure laisse deviner le statut social des occupants. Pour y évoluer, il fallait en avoir les moyens, semble nous murmurer l'escalier de marbre blanc qui ceinture une antique cage d'ascenseur aux parois de verre. Des cloisons épaisses remémorent combien les propriétaires aspiraient au calme ou à jouer du piano sans importuner le quartier. Tout indique une existence bourgeoise, composée de promenades dominicales le long des berges du Rhin ou de séances de canotage sur le lac du Volksgarten.

La prestance du voisinage des Mayer vient d'ailleurs confirmer cette pensée. Au numéro 19 de la Kaesenstrasse résidait Bruno Kisch, le directeur du département de physiologie, biochimie et physiopathologie de l'Université de Cologne. L'appartement situé sous le

1 Directeur général adjoint.

leur abritait la famille de l'avocat Oskar Eliel, dont l'épouse n'était autre que la fille de Leonhard Tietz, le propriétaire du grand magasin Tietz (aujourd'hui Kaufhof). Un marchand, monsieur Dülken, occupait l'étage supérieur. L'homme, excentrique, spécialisé dans l'achat et la revente d'œuvres d'art, stockait à loisir ses sculptures, toiles et autres bronzes dans les larges pièces aux plafonds hauts de son living-room. Le rez-de-chaussée de l'immeuble faisait, quant à lui, office de galerie pour Karl Dülken. En 2020, il est difficile de se représenter le musée du marchand où étaient exposées les œuvres d'art. Sous un large drapeau aux couleurs de l'arc-en-ciel, la vitrine ne propose plus qu'une multitude d'objets destinés à la communauté homosexuelle des environs. Néanmoins, parmi les clients réguliers qui fréquentaient cette galerie en vogue du siècle passé, figurait un couple de mécènes dont le nom ne m'a pas laissé indifférent : les Bloch. Par la force des choses, leur histoire serait bientôt intimement liée à celle des Mayer.



Annuaire de Cologne, Année 1933.

En 1920, Arthur Bloch avait épousé Else Israël, la fille d'un célèbre urologue, James Israël, dont il avait été le stagiaire. Peter, le fruit de leur union, naquit en 1921. Tout au long de sa vie, ce dernier n'oublia pas d'évoquer avec admiration les exploits de son grand-père maternel. En 1994, lors d'un entretien enregistré au musée historique de

Francfort, il rappela que James Israël « était le fondateur de la chirurgie rénale et un pionnier dans bien d'autres domaines de la médecine. Quand j'étais petit garçon, c'était un grand-père imposant, un vétéran de la guerre de 1870. [...] Mon père, en tant que jeune médecin, avait été son assistant préféré. Il a d'ailleurs pleinement réalisé ses espoirs en devenant à son tour urologue et en épousant sa fille. Même si mon père devint un excellent médecin, mon grand-père, James Israël, restera un génie qui, pour nous, représentait une sorte de figure divine, au sens des dieux grecs. Il était notre fierté et notre modèle, non seulement par sa renommée scientifique, mais aussi en tant que personne¹. »

En plus d'avoir transmis sa passion pour la médecine à Arthur, James Israël laissa une fortune colossale à ses enfants. Peu après leur mariage, Else et son époux devinrent ainsi propriétaires d'une somptueuse bâtisse située sur la Lindenstrasse, à Francfort. Derrière des arbres séculaires, le promeneur un peu curieux devine aisément la prestance du salon rose et bleu clair, garni de meubles Chippendale et de tableaux de Maître. Les « pavés de la mémoire », scellés sur le trottoir faisant face au logis, rappellent cependant que l'hôtel particulier hébergea de funestes événements. En se penchant pour y lire les inscriptions, on découvre que les Bloch furent obligés de quitter leur maison en 1939, pour prendre la direction de la Belgique. Ils y vivaient pourtant heureux. Le goût de Peter pour la nostalgie permet de concevoir comment se déroulèrent ses premières années, quand lui et ses parents n'étaient pas des exilés. Le récit qu'il écrivit sur son enfance confère à son entourage un charme ostentatoire, digne de la famille Rostov dans *La guerre et la paix*. Ainsi, à la lecture de *My mother's salon*², on apprend que la vaste collection familiale « aurait pu remplir le musée d'art d'une ville de taille moyenne » et que « les Bloch étaient parmi les citoyens les plus riches de Francfort ».

On comprend pourquoi le marchand Dülken faisait son possible pour entretenir des relations cordiales avec ces collectionneurs hors pair. À plusieurs reprises, il convia les Bloch aux vernissages organisés dans son appartement colonais, vernissages où, selon toute vraisemblance, les Mayer étaient également invités. J'imagine Erich et Edith, élégamment vêtus, grimper les marches de l'escalier en marbre

1 BLOCH P., *Auf wundersame Weise dem Tode entronnen*, In historischen museum Frankfurt, 1994.

2 BLOCH P., *My mother's salon*, Memories, 2001.

blanc menant au living-room de Dülken. Comme on l'observe sur les photographies d'époque, sous des cheveux enduits de gomina et peignés en ligne, l'époux Mayer affecte le raffinement. Écouter un érudit, tel Arthur Bloch, étaler son savoir face à une coterie de mécènes doit le ravir. En plus de deviser sur l'art et d'engraisser le portefeuille du marchand, ces soirées mondaines permettent aux Juifs de bonne famille de nouer des contacts, voire de créer des amitiés.



Pavé de la mémoire,
Lindenstrasse, 39,
Francfort.



Else et son fils
Peter Bloch.
(AGR, dossier no. A363.609)

Lorsque, le 15 mai 1924, Edith donne naissance à Ralph, le gouvernement allemand s'oppose encore avec fermeté aux entreprises de jeunes troubleurs pour renverser l'ordre établi. Hitler, qui a manqué sa tentative de coup d'État dans une brasserie munichoise, sera bientôt incarcéré dans la prison de Landsberg. Il profitera de cette période de repli pour écrire *Mein kampf*. Pour l'instant, l'heure n'est pas à la vindicte contre les Israélites. La république de Weimar – dont la constitution fut rédigée par le juriste juif Hugo Preuss – proclame l'égalité entre les citoyens. Seule la présence des troupes alliées, qui occupent toujours la rive gauche du Rhin, cette région de la Ruhr riche en charbon, encourage l'agitation populaire. Les Allemands ont faim. Afin de rembourser les dommages de guerre, la dette du pays augmente continuellement. L'inflation propulse des familles entières dans la misère. Une livre de pain coûte trois milliards de marks et la boisson nationale, la bière, se vend parfois quatre milliards la chope.

Malgré le contexte morose, on imagine la joie des Mayer à l'arrivée de leur premier enfant. Quand Edith ne pianote pas des berceuses pour le nouveau-né, Erich sort le violon d'Emil de son étui. L'appartement de la Kaesenstrasse baigne dans la musique. Même s'il ne propose pas les airs classiques du répertoire synagogaal qu'appréciait

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	11
I. Origines	15
II. Cologne	21
III. Fuir le nazisme	31
IV. Exil	41
V. Nuit de cristal	49
VI. Un nouveau quartier	59
VII. La famille Bloch	69
VIII. Le 10 mai 1940	77
IX. Exode	85
X. Occupation	97
XI. Aryanisation	105
XII. Trouver une planque	113
XIII. Theresienstadt	119
XIV. Disparaître	125
XV. Héberger un Juif	135
XVI. Le gros Jacques	141
XVII. La caserne Dossin	153
XVIII. Partir vers l'inconnu	159
XIX. La route et les rails de Pologne	167

XX.	La bosse de béton	177
XXI.	Le combat de Simone Jonnard	185
XXII.	Libération	191
XXIII.	Deuil	203
XXIV.	Retour à Cologne	211
XXV.	Les Justes	215
	Liste des principaux ouvrages cités	223
	Remerciements	225

Textes: Jean-Christophe Dubuisson
Couverture: Dominique Hambÿe
Mise en pages: MC Compo – www.mccompo.be
Illustrations: Droits réservés

L'éditeur s'est efforcé de régler les droits des ayants droits conformément aux prescriptions légales. Les détenteurs des droits que, malgré nos recherches, nous n'aurions pu retrouver sont priés de se faire connaître à l'éditeur.

www.racine.be

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2023
Éditions Racine, Tour & Taxis - Entrepôt Royal
Avenue du Port, 86C / bte 104A
B-1000 Bruxelles

1^{er} tirage

D. 2023. 6852. 8

Dépôt légal: mars 2023

ISBN 978-2-39025-240-5

Imprimé en Europe